

Enterrement d'un poète : Félix-Antoine Savard

Jean Cimon

Volume 25, numéro 2 (146), avril 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cimon, J. (1983). Enterrement d'un poète : Félix-Antoine Savard. *Liberté*, 25(2), 101–103.

JEAN CIMON

ENTERREMENT D'UN POÈTE: FÉLIX-ANTOINE SAVARD

Le vendredi 27 août 1982, j'étais présent à l'enterrement de mon vieil ami Menaud, comme il signait quand il m'écrivait. Nous étions bien une centaine autour de la fosse creusée au milieu de ce minuscule cimetière perché entre ciel et mer et quasiment inaccessible en hiver, car la côte abrupte qui y mène est fermée à la circulation dès les premières bordées de décembre.

Un jour, je me rappelle avoir dit en riant, à Monseigneur Félix-Antoine Savard, que ça manquait de belles Amérindiennes dans son œuvre. Je n'ai jamais su si ma remarque fut à l'origine du poème de *La Roche Ursule*. Ce que je sais, c'est que le poète me fit cadeau, avant la parution de son livre *Le Bouscueil* en 1972, de deux grandes feuilles de son parchemin Saint-Gilles sur lesquelles il avait copié de sa magnifique écriture ce poème à la mémoire d'une «impatiente Montagnaise, avide et belle» :

Mon bien-aimé si tendre :

doux corps de bronze

entrelacs noués de nos amours,

d'entre les forêts de l'absence

quand donc reviendras-tu?

Ainsi se plaint aux vents sans échos

l'inlassable Montagnaise Ursule.

Ce poème érotico-biblique me réconcilia avec l'œuvre trop souvent bondieusarde de Félix-Antoine Savard. Ce qui me fascinait chez lui, c'était sa contemplation lyrique de la mouvante nature de Charlevoix, en particulier de cet univers du frasil qui est comme une émouvante géographie glaciaire entre l'Île-aux-Coudres et la grève des Eboulements. Devenu avec l'âge frileux et grelottant, Menaud contemplait ce spectacle fantastique de sa large fenêtre qui donnait sur l'alternance toujours recommencée des marées hivernales qui soulèvent les glaces avec fracas.

Debout dans ce pittoresque cimetière alpestre et maritime à cause des embruns qui montent jusqu'au plateau des Eboulements, je songe qu'on est en train d'ensevelir le mythe sacré de l'angélisme agricole du Québec dans lequel j'ai baigné à la petite école des Frères de l'Instruction nostalgique et chrétienne. C'est que Félix-Antoine Savard fut peut-être la dernière incarnation poétique de ce mythe de la colonisation qui n'avait pas échappé à l'observation pénétrante de Louis Hémon. Ce chant mythique agricole qui avait atteint une sorte de perfection littéraire dans *L'Abatis*, voilà qu'il retourne à la terre de Charlevoix avec le cadavre du poète.

Au delà de l'auto-censure automatique du prêtre qui tyrannise le poète, Félix-Antoine Savard ruisselle du lyrisme païen des commencements du monde. Qui, mieux que lui, a célébré l'envol des oies sauvages et transcontinentales au-dessus de Cap Tourmente? Je lève les yeux au ciel de l'éphémère été nordique et je songe que le voyage éternel du défunt doit ressembler à la mélopée séculaire du huard célébrée par Menaud et qui se répercute à l'aube dans les montagnes amérindiennes du Grand Manitou. Cet enterrement, là, dans cette fosse qui sent bon la terre féconde, est-ce un enterrement définitif du poète? Mon vieil ami Menaud a-t-il été propulsé dans l'orbite de ce Christ cosmique qu'a chanté un autre poète plus hardi que lui, ce Teilhard de Chardin

étouffé par l'establishment clérical? Quand je reverrai au printemps les grandes oies blanches survoler mon toit de Saint-Ferréol-les-Neiges en Charlevoix, je saluerai l'oie-capitaine en songeant à Menaud.

Une pluie fine a fait ouvrir des parapluies autour de la cérémonie funèbre qui s'achève. Une pluie douce et tiède de fin d'été, une ondée au goût de mer et de varech. Silencieusement se disperse le groupe qui a accompagné le défunt jusqu'au minuscule cimetière de la Côte de Misère. Redescendu au quai des Eboulements, je retrouve la grève aimée du poète et sa batture intertidale où je revois le vieillard Menaud qui avance précautionneusement sur la vase argentée et visqueuse, vêtu de son épais makina à carreaux rouges et blancs, de son chapeau de paille du Far-West et de son gourdin ramassé sur le rail luisant du chemin de fer qui traverse joyeusement son potager au bord de l'eau. Retourné dans l'éternité bienheureuse de l'enfance, le petit Félix-Antoine fait péter les varechs à cloques en contemplant la mer qui monte à l'horizon.